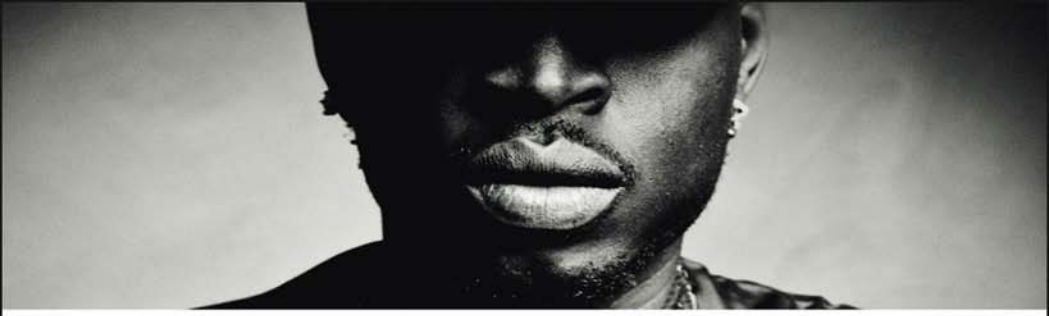
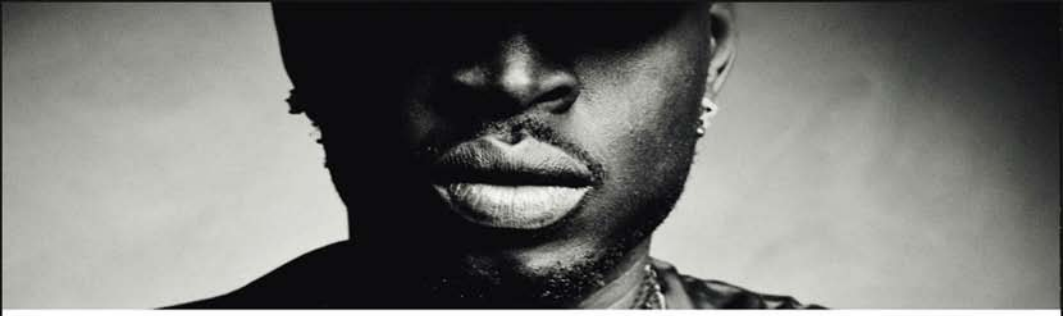


OMBRES NOIRES

MIKE NICOL

La Dette

Extrait de la publication



Mike Nicol, journaliste et écrivain, est né en 1951 et vit au Cap (Afrique du Sud). Ses romans ont été traduits au Royaume-Uni, aux États-Unis et en Allemagne, ainsi qu'en France, aux éditions du Seuil. L'an dernier, *La Dette* a connu un très grand succès en Allemagne et a été classé parmi les meilleurs polars de l'année 2012.

OMBRES NOIRES

La Dette

La rancœur ne compte pas le nombre des années. Le Cap : deux anciens trafiquants d'armes reconvertis dans la sécurité n'aspirent qu'à couler des jours heureux en famille. Mais quand le passé les rattrape sous la forme d'une dette d'honneur à respecter et que surgit la vénéneuse Sheemina, les ennuis s'accumulent. Est-elle une victime assoiffée de vengeance, une ex-terroriste ou une espionne ? Avocate experte en manipulation, elle harcèle les deux hommes. Des mercenaires réduits à l'état de victimes passives, la haine à ce point devient du grand art !

Sexe, drogue, trafic d'armes et de diamants sont au cœur de *La Dette*, premier volet de la trilogie *Vengeance*. Une manière rugueuse de découvrir une face obscure du pays arc-en-ciel.

« La voix et le style de Nicol sont neufs, frais, uniques. Du vrai Cape Town. L'histoire est violente, brute, sombre, et pas faite pour les poules mouillées. »
Deon Meyer

En partenariat avec Courrier international

Flashez ce code
et découvrez toutes les actualités
liées à l'Afrique du Sud

Extrait de la publication

13-III Couverture : d'après une photo © Peeter Viisimaa / Vetta / Getty Images

La Dette

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR :

Romans :

La Loi du capitaine, éditions du Seuil, 1991 ; « Points Seuil » n° 576, 1993.
Le Temps du prophète, éditions du Seuil, 1993
Le Cavalier, éditions du Seuil, 1998
La Tapisserie à l'ibis, éditions du Seuil, 2004

Documents :

Mandela, le portrait autorisé, éditions Acropole, 2006
Compassion, éditions Acropole, 2008

Mike Nicol

La Dette

Tome I
de la trilogie *Vengeance*

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Estelle Roudet

OMBRES NOIRES

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard

Titre original : *Payback*
Éditeur original : Old Street Publishing Ltd, 2009
www.oldstreetpublishing.co.uk

Pour la traduction française :
© Ombres noires, 2013.

ISBN : 978-2-0812-7793-9

Extrait de la publication

L'EMBROUILLE

« … dans cette ville de bombes et de souffrances… »

Victime anonyme

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Ça faisait deux heures qu'ils étaient assis à attendre. Trois hommes dans une vieille Toyota blanche, observant la rue mouillée. Personne pour les remarquer. Personne à la ronde, dans cette banlieue obscure dominant la ville. Dans certaines maisons, des fenêtres allumées à l'étage. Des maisons derrière de grands murs. Plus-bas, on apercevait les hauts immeubles de la ville à travers les arbres agités par le vent.

— Ça sent pas bon, dit Mikey, celui qui se trouvait à l'arrière. Un 9 mm à la main, il verrouillait la glissière, la relâchait. La verrouillait à nouveau.

— On s'en tape de ce que tu penses – Abdul Abdul se retourna et lui décocha un grand sourire. T'es pas très persévérant, mon frère – il tambourina sur le volant du bout des doigts. Patience, hein.

Mikey poussa un grognement. Observa la montagne qui se dressait, sombre, au-dessus de leurs têtes. Aussi menaçante que le ciel. Il avait ouvert sa vitre malgré les rafales de pluie, le froid qui lui engourdissait les pieds s'infiltrait en lui jusqu'à la moelle. Il avait ouvert sa vitre parce que Abdul et Val fumaient cigarette sur cigarette.

— Putain, ça gèle, dit-il en posant l'arme pour souffler sur ses mains.

— Remonte la vitre.

— Alors arrêtez de fumer.

Extrait de la publication

— Dans tes rêves, lui renvoya Abdul.

Entre deux cigarettes, Abdul avait sorti un joint. Mikey en tira une bouffée.

— Ça fume de l'herbe mais ça fume pas de clopes, lança Abdul à Val. Quel abruti. Mikey le taré.

Mikey entendit la voiture approcher.

— Putain, mec, fais gaffe. Il va voir la lueur.

La voiture les dépassa, une Alfa Spider, et s'engouffra entre les grilles ouvertes trente mètres plus bas dans la rue.

— C'est lui, dit Mikey. Mace Bishop.

Abdul baissa la musique. *Mannenberg,* d'Abdullah Ibrahim, qui passait en boucle dans la stéréo.

— Et maintenant ? demanda Mikey.

— On attend, répondit Abdul.

— On attend, c'est tout ?

— On attend, c'est tout.

— Peut-être qu'il va pas ressortir.

— Il va ressortir.

Mikey se renfonça dans son siège, soupira.

— Combien de temps, hein, faut qu'on attende ?

— Aussi longtemps que ça prendra. Abdul remonta le son.

— Ça suffit, lança Mikey. Ça fait deux heures qu'on écoute ce truc-là. Trois, si on compte le trajet.

— Et alors, rétorqua Abdul. C'est un beau morceau. Le thème de Cape Town.

Mikey tira une dernière fois sur le filtre. L'écrasa sous son pied. Se remit à jouer avec son arme. Bloquer relâcher. Bloquer relâcher.

Ils écoutèrent *Mannenberg* pendant encore quarante-cinq minutes, jusqu'à ce que Mace Bishop ressorte à toute allure dans l'Alfa.

— Et voilà, dit Mikey, en se penchant en avant.

— Pas encore, dit Abdul.

Ils attendirent cinq minutes de plus. En silence. Mikey toujours penché sur le siège.

Extrait de la publication

Abdul mit le moteur en marche.

— Tu enfonces le comprimé dans la gorge de la femme, Mikey. C'est ton boulot.

— Et après, j'peux la baiser.

— Je croyais que ton truc, c'était les mômes, plutôt, lança Val.

— Les mômes. Les adultes. J'ai un compte à régler avec elle.

— C'est dégueulasse, mec. Val ouvrit sa portière, cracha sur le gravier.

— Tu te souviens, dit Abdul, on est là pour la gamine. Il se retourna, lui fila une gifle légère sur la joue.

— Pas de conneries, d'accord. Pas de règlements de comptes. Ce qu'on veut, c'est la gamine. Il pénétra dans l'allée en marche arrière.

Les hommes enfilèrent des cagoules. Mikey tenait son pistolet à la main, Val et Abdul le glissèrent dans leur ceinture. Abdul avait un faible pour le style américain, canon dans la raie des fesses. Ils observèrent la maison victorienne. Pas de barreaux aux fenêtres de devant. Autant laisser la porte ouverte.

— Ces fenêtres-là, dit Abdul.

Mikey brisa une vitre et ils entrèrent. À l'intérieur, ça sentait l'argile humide et le white spirit. Avant qu'il puisse dire un mot, Abdul posa la main sur la bouche de Mikey. Ils tendirent l'oreille, un bruit de télévision quelque part. Val désigna l'étage. Abdul hocha la tête.

En sortant de la pièce, ils débouchèrent dans une entrée qui faisait face à un escalier. Val montra de nouveau l'étage.

Abdul dégaina, attaqua les marches le premier, en longeant la rambarde. Des planches grincèrent quand même. À chaque fois, il s'arrêtait net. Écoutait. Pas de réaction. Juste la télévision, les coups de feu et les sirènes d'une série policière. Il attendit Mikey et Val sur le palier.

Ils arrivèrent l'un après l'autre. Mikey, aussi silencieux qu'un chat.

Il leur décocha un grand sourire. Articula silencieusement « Super, hein ».

Abdul grimaça en retour, désigna du pistolet la troisième porte du palier. Légèrement entrouverte. Fit signe à Mikey d'entrer.

— La femme, murmura-t-il. Fais-lui avaler le comprimé.

— Relax, dit Mikey. Tranquille, mimile. Il poussa la porte et entra dans la pièce.

— Salut, mes chéries.

Mère et fille allongées sur le lit. La femme, les yeux fermés, la fillette sous la couette, en train de regarder la télévision. La femme ouvrit les yeux, parut bondir du lit en même temps. Mikey dut lui en coller une bonne avec son arme. Elle s'effondra et il se jeta sur elle. En profita pour bien la peloter dans la chute.

La gamine hurla.

Abdul l'attrapa, la tira hors de la couette. Son haut de pyjama tout remonté.

— Chuuut, Christa, dit Abdul, en l'empêchant de respirer.

— Mon frère, dit-il à Val, allume-nous une cigarette.

Val s'exécuta. Mikey mit la femme debout, lui enfonçant violemment son pistolet dans le cou. Du sang dégoulinait de la coupure qu'il lui avait faite sur le front.

— Oumou, dit Abdul, mon ami a un comprimé et tu vas l'avaler – il porta la cigarette à sa bouche, tira doucement dessus. Rejeta la fumée de la commissure des lèvres. Si jamais tu refuses – il remonta la manche de la fillette pour laisser voir la peau satinée – je vais mettre ça juste là – et effleura le bras de Christa avec l'extrémité incandescente.

1

1998

Mace Bishop, lunettes de soleil sur le nez, « Il y a les gens à qui je suis heureux d'offrir mes services, Ducky. Et ceux pour qui j'accepte parce que j'ai une dette envers eux ». Il était redevable à Ducky Donald Hartnell de cinq lance-grenades, deux douzaines de Kalachnikov chinois et un assortiment de pistolets, grenades et munitions diverses. Une dette que Ducky avait laissé courir pendant quinze ans.

Quinze ans plus tôt, le fils de Ducky, Matthew, avait une dizaine d'années. Quand Ducky rappela à Mace qu'il lui devait une faveur, le bruit courait que Matthew était devenu un connard bègue et accro à la coke qui dirigeait une boîte de nuit montée par papa.

— Je préférerais trouver un arrangement, avait déclaré Mace devant un petit déjeuner au Café Paradiso, en haut de Kloof, parmi les jeunes cadres et décideurs de tous sexes.

— Je m'en doute, avait répondu Ducky. Mais je n'ai pas besoin que tu me rembourses, Mace. J'ai besoin de quelqu'un comme toi. Un enfoiré sans états d'âme et sans pitié. Pour servir de baby-sitter.

— Je peux t'arranger ça, si tu veux. Mais pas avec moi. Ni Pylon.

Ducky avait essuyé l'œuf sur son menton.

— Comment va ce salopard de Noir ces jours-ci ?

— Ces jours-ci ? avait répondu Mace. Amoureux.

— Il n'a jamais su garder sa bite au chaud.

Mace avait avalé son expresso d'un trait.

— Amoureux, Ducky. Ça n'est pas la même chose.

— Tu veux dire qu'il la baise pas ?

Mace avait haussé les épaules. Ducky Donald Hartnell avait toujours été un porc grossier.

— J'ai entendu dire que vous avez monté une affaire qui marche bien, Pylon et toi, à jouer les gros bras pour les riches et célèbres.

— On s'en sort pas mal.

— Complete Security. C'est quoi ce nom à la con ? Pour deux trafiquants d'armes !

— Les temps changent.

— Sans blague – Ducky Donald coupa son bacon. Écoute, Mace, c'est un service, d'accord ? Le gamin a des videurs, Centurion Armed Response. Il verse le fric de la protection…

— À ?

— Aux Américains [1]. C'est leur territoire.

Mace le regarda enfourner une plâtrée de bacon, champignons et banane frite en fermant à moitié la bouche, mais pas assez cependant pour l'empêcher de parler.

— J'lui ai dit, tu dois comprendre comment la ville est partagée. Tu payes qui de droit si tu veux rester dans le coup. Le fisc prélève son dû, les gangs récupèrent l'argent de leur secteur, et les gamins des rues et les sans-abri réclament leur part du gâteau. On est une société lourdement taxée, et alors ? On a la mer et le soleil. Paye ce qu'il faut, j'lui ai dit, pas plus.

Il mastiqua un moment.

— C'est ce qu'il a fait, je dois admettre. J'étais fier de lui. Il va y arriver, j'me suis dit. Jusqu'à ce que les fondamentalistes commencent à faire sauter les bars, même ce restaurant-grill, le

1. Américains : nom d'un gang dans le quartier des Flats du Cap.

Extrait de la publication

Planet Hollywood. Je l'ai prévenu, Matt, ils vont pas tarder à rappliquer. Relax, papa, qu'il me dit, y a pas de quoi avoir la frousse. Ce genre d'attitude, ça me fait penser que le gamin prend trop de coke, Mace. Tu vois ce que je veux dire ?

Mace acquiesça. La prétentieuse cave branchée de Matthew Hartnell avait pour réputation d'être l'endroit où on pouvait trouver n'importe quoi. Pour un certain prix. Mais n'importe quoi.

— Sauf le respect que je te dois, dit Mace, ton fils serait moins en danger à se balader dans un champ de mines.

— Si tu crois que je le sais pas, mon pote. Je suis là uniquement pour faire plaisir à la mère du gamin, dans le Hampshire. Lui assurer que tout va bien dans notre nouvelle nation pour laquelle on a lutté si dur et si longtemps. Cette nation qu'elle a si généreusement rendue aux autochtones en repartant dans le pays de ses ancêtres. Ceci dit, la dernière chose qu'elle veut, c'est que son fils chéri soit mis en pièces. Qu'il perde quelques orteils comme son cher vieux papa.

— Ce serait tragique.

Ducky, qui épongeait ses œufs brouillés à la sauce Worcestershire avec un morceau de toast, leva les yeux de son assiette, mais Mace garda un air impassible jusqu'à ce qu'il retourne à son auge.

— Ce que je veux, c'est que tu t'assures que ça ne lui arrivera pas. Rends-moi ce service, hein. Que je puisse dire autour de moi que Mace Bishop sait tenir sa parole.

Mace saisit la menace mais laissa courir. Plus facile à dire qu'à faire. Il saisit la tasse de café vide, la reposa. Jeta un coup d'œil par la fenêtre aux immeubles en contrebas, à l'océan derrière. Une brume sale obscurcissait la vue. Une bonne partie de l'automne, la ville était noyée dans la purée de pois, seule la montagne émergeait au-dessus, dans un ciel d'un bleu absolu.

— Ton fils est un dealer, reprit-il. Voilà qui pose problème.

— C'est sûr, répondit Ducky. J'y travaille.

— En plus, j'ai de la sympathie pour ceux qui essaient d'éliminer les barons de la drogue et les gangsters.

— On est tous pareils. En attendant, j'ai besoin de la force de protection de mon vieux pote Mace Bishop – Ducky s'essuya la bouche avec une serviette et lui décocha un clin d'œil. Je devrais peut-être mentionner deux autres trucs qui pourraient t'aider à prendre une décision.

— Comme ?

Ducky marqua une pause pour obtenir un maximum d'effet.

— Comme les comptes aux Caïmans. Comme ce qui est arrivé à Techipa.

Mace demeura impassible, Ducky s'approcha tout près de son visage.

— Je suis au courant, mon pote, pour les deux. Fais-moi confiance, je ne veux pas trahir tes secrets.

Comment c'est possible, au nom du Ciel ? se disait Mace.

— Alors qu'est-ce que t'en dis ? reprit Ducky Donald. Le gamin a rendez-vous avec ces spécimens merveilleux dans quelques heures. Une femme du nom de Sheemina February – Ducky lui décocha un sourire grimaçant ; le genre de sourire que doit avoir une hyène en envoyant un jeune zèbre au tapis. Dis-moi que tu y seras.

Extrait de la publication

2

Matthew Hartnell possédait un bureau dans un immeuble tristounet de Harrington, un pâté de maisons au-dessus du Château. Un quartier de la ville où il ne se passait pas grand-chose, de jour comme de nuit. À deux doigts d'un site touristique majeur, mais aucun touriste mal fagoté, appareil photo en bandoulière, ne flânait dans le coin, même par accident. Les clochards et récupérateurs de carton sillonnaient la rue en titubant, les Angolais tenaient le parking. La petite Alfa Spider rouge de Mace fit son effet. Il laissa la capote baissée, un porte CD dans la boîte à gants, le Becker rutilant était une véritable tentation pour quiconque possédait un tournevis.

Un gardien de voitures s'avança vers lui d'un pas nonchalant, souriant.

— Hé, Cuito, lança Mace, t'as changé de coin ?

La dernière fois qu'il l'avait vu, l'Angolais surveillait les voitures dans le centre commercial d'une banlieue verdoyante. Il avait rendu service à Mace en gardant un œil sur un de ses clients fortunés.

Cuito lui décocha un grand sourire éclatant.

— Des fois, les Xhosas du secteur aiment pas nous voir bosser dur, Monsieur Mace. Ils nous cherchent des ennuis. Vaut mieux aller voir ailleurs.

— Désolé d'entendre ça.

— J'la surveille, dit Cuito en montrant la Spider – et il prit les dix que Mace lui tendait.

— *Obrigado*, répondit ce dernier.

L'entrée du numéro 23 Harrington Street était froide et sombre et puait l'urine. L'ascenseur était condamné par des planches, on avait arraché le lino qui avait un jour dû recouvrir les marches. Mace grimpa jusqu'aux bureaux de Matthew Hartnell, au premier étage, au bout d'un couloir dont chaque porte était munie d'une grille de sécurité. À une époque, elles avaient sûrement été en verre dépoli, avec le nom des employés écrit dessus et orné de fioritures attrayantes. *Obromowitz & Fils, Joailliers*. *Jackman & Jackman, Équipement de bateaux*. À présent, on n'avait aucune envie de savoir ce qui se passait derrière les portes closes. Ou pourquoi le propriétaire de club, Matt, trouvait que c'était une bonne adresse. Mace frappa. Matthew ouvrit.

— Yo, le tra-trafiquant d'armes, lança-t-il en guise de bienvenue.

Mace le poussa et entra.

— Ne me rends pas les choses plus difficiles, Matt, OK. Je fais ça pour rendre service à ton papa. Et évite l'herbe avant de voir des gens.

Matthew fit la moue.

— Je n-n-n'ai pas besoin de toi. J'ai mes propres g-gars. Je suis p-plus en sécurité que le Président. Je peux me d-débrouiller.

Je je je, foutaises, se dit Mace, en détaillant des pieds à la tête le jeune homme mince avec son bonnet en laine, son baggy et son blouson d'aviateur qui était à la mode du temps où Neil Young chantait *Heart of Gold*.

— Matt, dit-il, Matt, on parle de PAGAD [1]. Tu as vu les photos. Ils sont sérieusement armés. On parle de combien de

1. PAGAD : *People Against Gangsterism and Drugs*, un groupe de pression musulman.

Extrait de la publication

bombes ? De combien de morts ? Quinze ? Vingt ? Je ne sais pas. Voilà les gens qui vont venir te rendre visite.

Matthew tapotait ses dents de devant avec son téléphone portable.

— Je p-peux régler ça.

Mace observa par la fenêtre un immeuble en biais qui se trouvait à un jet de pierre. Jeta un coup d'œil rapide aux quatre chaises de jardin en plastique, au bureau d'occasion et au meuble de rangement gris-vert qui faisaient office de matériel de bureau.

— Je n'en doute pas.

Matthew prit place derrière ledit bureau.

— On doit attendre combien de temps ?

— C'est e-eux, répondit Matthew, en entendant claquer les talons des nantis sur les marches en ciment.

Ils entrèrent : une femme d'abord, puis un homme gras, suivi d'un garde du corps qui devait tellement s'entraîner que son cou et sa tête ne faisaient plus qu'un. Elle était soignée : ensemble pantalon en soie, ongles de la main droite telles des gouttes de sang, main gauche gantée de noir, rouge à lèvres prune, regard d'une nuance de bleu glacial, foulard en soie sur les cheveux, une pure déclaration d'intention, selon Mace. La main gantée tenait une serviette en cuir, du style de celles que portent les avocats.

Son nom était Sheemina February, associée principale dans le cabinet juridique Fortune, Dadoo & Moosa, représentants légaux des groupes d'auto-défense contre la drogue. D'après ce qu'avait compris Mace, elle avait appelé Matthew pour lui glisser à l'oreille que l'entrevue serait tout à son avantage.

Le gros type était du genre à porter de la marque, couvert d'étiquettes. Montre en or. Boutons de manchettes en or. Chemise à col ouvert sous une veste en cuir. Coupe courte recouvrant son crâne d'un duvet noir. Joues grêlées par l'acné, dents de devant limées en pointe. Mace le reconnut : Abdul Abdul,

Extrait de la publication

libéré sous caution et accusé de deux homicides. Deux assassinats : style, balle dans la nuque.

L'homme de main portait les habituelles chaussures à lacets en peau de serpent et un costume noir. Mace le regarda se positionner à côté de la porte, comme le font les gorilles dans les films. Le truc bizarre chez lui, c'est qu'il était blanc.

— Matthew ? demanda la femme, en fronçant les sourcils devant Mace comme si elle le reconnaissait. Son regard revint à Matthew.

— Monsieur Matthew Hartnell à votre service, dit Mace.

Elle fit volte-face.

— Et vous êtes ?

Une certaine agressivité sur le visage.

— Peu importe. Acceptez seulement que je sois là.

— C'est mon con-seiller, dit Matthew.

— Un avocat ?

— Quelque chose comme ça.

Elle tendit une main à Matthew. Après qu'il la lui eut serrée, elle la tendit à Mace.

— Monsieur le Conseiller.

Il ignora le sarcasme et prit sa main : froide, ferme.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en montrant le gorille.

— Un ami, répondit Abdul. Mikey. Dis bonjour, Mikey.

— Salut, lança Mikey d'une voix nasillarde et monocorde.

Sheemina February et Abdul prirent place sur les deux chaises face au bureau et y posèrent leur téléphone portable.

Celui de Mace s'y trouvait déjà ainsi que celui de Matthew. Sheemina February mit son attaché-case par terre, regarda Matthew et dit :

— On vend de la drogue dans votre club et ça ne nous plaît pas.

Matthew secoua la tête.

— Im-im-impossible. Y a pas de merde comme ça qui entre là-bas. Hors de qu-question.

Sheemina February haussa les épaules.

Extrait de la publication

Table

L'embrouille 7
La transaction 177
La dette 445

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELON000107.N001
Dépôt légal : mars 2013
Extrait de la publication